

De tout ceci il résulte que le plus sage est de ne point toucher, même avec des mains pieuses, aux chefs-d'œuvre que nous ont légués les siècles précédents. Pour nous, déjà, la plupart de ces textes sont morts, parce que nous avons perdu les traditions qui leur donnaient la vie; nous ne connaissons plus ni les mouvements ni le style qui conviennent à l'exécution des œuvres de Rameau, Bach, Gluck, Mozart, il en sera bientôt de même pour Beethoven; contentons-nous donc d'admirer ses œuvres pour leurs qualités et supportons ce qui peut nous apparaître comme des défauts, de peur d'aggraver ceux-ci sous le prétexte de les faire disparaître.



« Bérénice », d'Albéric Magnard.

Nos lecteurs connaissent au moins de nom M. Albéric Magnard dont, à notre prochain concert, ils entendront la sonate pour piano et violon et dont la Société des Grands-Concerts a exécuté, l'an dernier, la 3<sup>e</sup> symphonie. Ce musicien, d'ailleurs, a été présenté ici même par un article de M. Gustave Samazeuilh (*Revue Musicale de Lyon*, 3<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 5, 12 novembre 1905).

M. Magnard vient de faire paraître, à l'Édition mutuelle, une nouvelle œuvre théâtrale, *Bérénice*. A cette partition, non encore représentée, M. Samazeuilh a consacré dans le *S. I. M.* un article dont nous extrayons les lignes suivantes :

... M. Magnard, fidèle à ses principes d'indépendance laborieuse, a poursuivi sa besogne et nous donne aujourd'hui dans une seconde tragédie lyrique l'expression, plus définitive encore, de son art.

Je ne prétends pas, cette fois-ci, considérer en détail la partition nouvelle. D'ailleurs avant sa représentation, quelle minutieuse analyse, quels industriels commentaires lui gagneraient plus de partisans qu'une lecture approfondie, tant il est vrai que ce n'est pas la théorie dont on les croit issues, mais bien uniquement l'éloquence communicative du génie créateur qui prête aux productions artistiques toute leur force persuasive?... Au cours d'une fière et spirituelle préface, qui déjà le dépeint tout entier, M. Magnard explique comment il conçut l'idée d'interpréter musicalement le sujet de *Bérénice*, et pourquoi, sans toucher au délicieux chef-d'œuvre de Racine, il fut amené, écartant toute inutile complication, à réduire l'intrigue de son poème au débat de conscience si fortement résumé dans *l'Invitus invitam* de Suétone. Par la simplicité de

— « Bérénice » d'Albéric Magnard —

l'action, l'intensité héroïque des sentiments, l'atmosphère tendre et douloureuse du cadre, la sobriété poétique du langage, le poème de la *Bérénice* nouvelle convient en effet particulièrement à sa destination lyrique et à la nature artistique de M. Magnard.

Comme dans *Guercœur* en effet, et même davantage ici la musique est la conscience vivante, la raison d'être de l'œuvre; la source magique où le drame puise sa vie. Il faut louer M. Magnard d'avoir ainsi appliqué le principe essentiel et vivifiant de la théorie wagnérienne. Je n'en veux pour preuve que le zèle expressif, la logique tonale avec quoi le discours musical s'empare du drame, le pénètre et le transporte en lui. Je me bornerai à vous en rappeler les qualités intrinsèques, aussi frappantes que par le passé: cette vie tumultueuse, cette véhémence rythmique, cette précieuse faculté d'invention thématique, cette solidité de structure, cette curieuse utilisation des formes symphoniques, cette concision presque linéaire d'écriture, cet éloignement instinctif de toute fadeur conventionnelle, cette subtile psychologie des caractères, cette déclamation continuellement mélodique, ordonnée et nuancée suivant une discipline toute individuelle. Vous les trouverez tour à tour dans la belle préface symphonique, qui contient en puissance toute la signification émotionnelle de l'œuvre, puis, au premier acte, dans l'attente angoissée de Bérénice, l'arrivée de Titus, l'ardente scène d'amour avec les délicieux chœurs dans les jardins, — au second acte, dans la poignante méditation de Titus, la scène du sacrifice, entrecoupée par les féroces clameurs du peuple, — au troisième acte enfin, dans l'ultime entrevue des deux amants sur la trirème de Bérénice, dans le rythme puissant du chœur des rameurs, et surtout dans la sublime déploration de la reine abandonnée, sacrifiant à Vénus la parure de ses admirables cheveux.

En vérité, cette scène finale de l'œuvre, où le sentiment pathétique concentré atteint à une profondeur extraordinaire, où l'émotion souveraine crée avec elle la clarté, où le style le plus ferme et le plus éloquent sait toujours rester pur et noble, où l'harmonie générale n'est jamais troublée, — réalise cet équilibre supérieur des facultés du cœur et de l'esprit qui permet seul à l'art d'atteindre son but suprême d'expression humaine... Et vous reconnaîtrez dès lors avec moi dans cette *Bérénice* à la fois si classique et si française, — renouvelées par l'originalité vivace d'un tempérament moderne, — les vertus essentielles d'unité, de tenue et de sobriété, qui distinguent un opéra de Rameau ou une tragédie de Racine.

A une époque qui connaît la disgrâce de voir la marée montante des produits les plus grossiers du *vérisme* italien et d'une esthétique de *music-hall* envahir le répertoire des théâtres, y triompher avec impudence et en chasser peu à peu tout art élevé, — grâce à la bassesse des instincts, à l'incurable hostilité du gros public, grâce aussi à notre coupable indifférence ou à nos mesquines disputes de chapelles, — l'œuvre de M. Magnard apporte un réconfort et une compensation fort rares aux gens pour qui le goût n'est pas une chose vaine. Je

souhaite qu'en lui offrant une hospitalité, d'ailleurs peu onéreuse, le directeur d'une de nos scènes lyriques subventionnées honore bientôt sa gestion et fasse de nouveau à une musique vraiment de notre race la place qu'occupèrent naguère avec éclat *Fervaal*, *Louise*, *l'Étranger*, *Pelléas et Mélisande*, *Ariane et Barbe-Bleue*. Puisqu'il s'est trouvé un public cultivé et averti, capable d'apprécier la pureté raffinée de la poésie d'un Jean Moréas, il serait humiliant de songer qu'il n'existe pas aujourd'hui une élite du même ordre pour aimer la *Bérénice* latine de M. Magnard et comprendre le sens profond de sa beauté. Le seul but de ces brèves lignes aura été de tâcher de lui en inspirer dès à présent le désir.

2